

Pierre Béhel

**Jusqu'à ce que  
la mort nous  
sépare**

*Roman*

## **Jusqu'à ce que la mort nous sépare**

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

**<http://www.pierrebehel.com>**

## **Jusqu'à ce que la mort nous sépare**

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.com>

**Jusqu'à ce que la mort nous sépare**

## **Jusqu'à ce que la mort nous sépare**

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

**Jusqu'à ce que la mort nous sépare**

## Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« Toute la vie est une affaire de choix. Cela commence par : 'la tétine ou le téton ?' Et cela s'achève par : 'le chêne ou le sapin ?' »

Pierre Desproges

« Vous avez eu à choisir entre la guerre et le déshonneur. Vous avez choisi le déshonneur, vous aurez la guerre. »

Winston Churchill

*Cette pique à l'authenticité contestée aurait été adressée à Neville Chamberlain, alors Premier Ministre du Royaume-Uni, juste après la Conférence de Munich, en 1938.*

**Jusqu'à ce que la mort nous sépare**



## Jusqu'à ce que la mort nous sépare

### 1

Les pieds nus de Bruno Héricourt s'enfonçaient tour à tour dans le sable fin et chaud. Il faisait jouer ses chevilles et ses doigts pour que le sable puisse se glisser, envelopper puis refluer. Il n'était qu'à un mètre au plus de la limite des vagues, là où le sable était mouillé. Le sable mouillé, cela colle, c'est désagréable. Il préférait jouer avec le sable bien sec qui avait chauffé durant toute la journée et qui allait se refroidir durant la nuit.

Bien qu'il puisse admirer le même spectacle pratiquement tous les soirs, Bruno Héricourt soupira d'aise en regardant le soleil disparaître à l'horizon, loin dans la mer. Il écarta les bras comme si on allait le crucifier mais il se contenta de s'étirer. Puis il rabattit les mains sur son ventre un peu trop rond pour qu'il puisse faire croire qu'il était sportif. Sa peau était bronzée, dorée comme peut l'être celle d'un riche touriste étranger.

Deux barques de pêcheurs en retard venaient du large et passaient à la limite de son panorama. Elles allaient rejoindre le port du village de Samsara où les poissons seraient déchargés, apprêtés et vendus à l'encan. Peut-être certains finiraient dans l'assiette de Bruno Héricourt le soir même. Non, sans doute pas des

## **Jusqu'à ce que la mort nous sépare**

poissons pêchés par ces marins-là. Ils étaient en retard et l'hôtel avait probablement déjà terminé ses achats. Seuls les autochtones en achèteraient. Mauvaise affaire pour les retardataires : l'hôtel payait mieux mais exigeait à la fois de la qualité et de la ponctualité.

Le spectacle étant fini et le soleil disparu, Bruno Héricourt fit demi-tour. Il regarda sa montre de plongée : il lui restait une petite heure avant d'aller dîner. Il pourrait aller boire un verre au bar de l'hôtel. Ou alors, peut-être...

Le sable fin, c'est joli, mais y marcher est fatiguant. Bruno Héricourt était obligé d'appuyer sur ses jambes. Enfin, alors que la pénombre gagnait, il arriva au pied de la petite falaise rouge. Elle n'était pas haute : entre cinq et dix mètres, selon les endroits, dans cette partie de l'île, un peu plus ailleurs. Plusieurs escaliers y étaient percés. Bruno Héricourt se dirigea vers l'un, traversant le champ de transats et de parasols repliés que le personnel de l'hôtel était en train de ranger. Tout devait être rentré pour la nuit. Le lendemain, dès l'aube, transats et parasols seraient de retour sur la plage.

Arrivé en haut de l'escalier, Bruno Héricourt laissa le restaurant sur le côté. Il ne portait qu'un short de bain. Il lui fallait d'abord repasser par sa chambre pour récupérer un T-shirt ou une chemise ainsi qu'une paire de sandales. C'était la tenue minimale que le restaurant exigeait. Le client est roi mais le roi est astreint à une certaine étiquette.

## **Jusqu'à ce que la mort nous sépare**

Avant d'aller plus loin, le touriste fit une halte au pédiluve. Il appuya sur un bouton-poussoir et une douchette laissa échapper un petit jet d'eau dédié au nettoyage des pieds ensablés. Sur le côté, une pile de petites serviettes était presque épuisée : les autres clients étaient passés d'abord. La lingère était un peu plus loin : Bruno Héricourt l'aperçut avec une pile de serviettes dans les mains. Elle allait venir recharger la réserve. Il ne l'attendit pas. Il prit l'une des dernières serviettes et essuya ses pieds avant de jeter la serviette sale dans le panier en osier dédié.

Bruno Héricourt remonta alors l'allée en dalles rouges, en légère pente jusqu'à l'hôtel, et passa devant la piscine. Elle était presque vidée de ses nageurs, seuls quelques enfants y jouant encore. A quoi bon une piscine quand l'océan est à quelques mètres ? Cela faisait partie du standing de l'hôtel.

Client habitué, Bruno Héricourt avait eu droit, en cette basse saison, pour un tarif avantageux, à une belle chambre au rez-de-chaussée. L'hôtel était constitué de plusieurs serpents de béton qui couraient, à différents niveaux, le long de la petite colline, première vaguelette d'une série de reliefs qui culminaient avec le vieux volcan éteint. Les chambres du bas, du rez-de-chaussée, étaient les plus luxueuses, les plus proches de la piscine, du restaurant et de la plage.

L'hôtel s'appelait le Matafaga. Bruno Héricourt l'avait découvert par hasard, quelques années plus tôt. Il

## **Jusqu'à ce que la mort nous sépare**

avait apprécié l'île de Motu, le village de Samsara et le Matafaga. Depuis, il revenait régulièrement, plusieurs fois par an. Il prenait l'avion à Morbourg, où il résidait en général, dans une vieille maison de famille. Et, une quinzaine d'heures de vol plus tard, sans oublier une escale dans un pays variable selon la saison, il était à Motu. Il y restait à chaque fois environ un mois.

Comme le petit royaume, indépendant depuis une cinquantaine d'années, était le siège de quelques établissements financiers internationaux, les connexions Internet étaient raisonnables. Un peu chères, il est vrai, mais la qualité convenait. Bruno Héricourt pouvait donc travailler depuis sa chambre. Voire, grâce au réseau Wi-Fi de l'hôtel, sur la plage. Et, régulièrement, Bruno Héricourt se demandait pourquoi ne pas s'installer définitivement à Motu. Il pourrait y travailler aussi bien, gagner autant, qu'à Morbourg. Il le faisait, d'ailleurs.

L'une des raisons de son questionnement, outre le soleil, la plage et un niveau d'imposition ridicule, l'attendait, assise sur un banc en pierre devant sa chambre. Toute sourire, la belle autochtone se leva en apercevant son amant et vint l'enlacer. Ils s'embrassèrent. Elle avait une heure avant d'aller travailler comme danseuse au Siva Tuinanau, le club situé pas très loin de l'hôtel. Il avait une heure avant d'aller manger.

## Jusqu'à ce que la mort nous sépare

### 2

Elle s'appelait Lalelei Vao. Elle était danseuse au club Siva Tuinanau. Elle était belle, encore jeune et très souple. Et Bruno Héricourt aimait caresser sa peau douce comme celle des pêches. Quand l'occidental avait usé de cette image, voulant lui faire un compliment, elle n'avait pas compris : elle ne savait pas ce qu'était une pêche. Et les fruits que l'on trouvait à l'état naturel sur l'île de Motu n'avait guère de peau douce.

Il la regardait sourire. Elle était repue mais sans doute moins fatiguée que Bruno Héricourt. Elle était plus jeune. Elle disait que faire l'amour faisait partie de son échauffement avant d'aller danser. Cela l'aidait à être sensuelle, à montrer de la braise dans le regard, à recevoir beaucoup de billets dans son petit panier quand elle passait entre les tables du club. A partir d'un certain montant, elle posait son panier et entamait une danse traditionnelle de séduction autour du généreux donateur.

La tradition est ce qui reste de générations en générations. Elle doit donc montrer une certaine efficacité. Avec Bruno Héricourt, cela avait parfaitement fonctionné. Elle avait séduit le touriste célibataire. Il était gentil. Il lui avait bien plu. Elle l'avait suivi le troisième soir qu'il était venu au club en donnant assez pour avoir sa danse privée.

## **Jusqu'à ce que la mort nous sépare**

Il savait qu'un touriste bedonnant est avant tout un porte-feuille. Il ne se faisait pas d'illusion. Elle ne lui en donnait pas. Mais ils s'aimaient bien.

La main de Bruno Héricourt flattait le flanc de la jeune insulaire. Cela semblait lui plaire. Elle alla chercher l'autre main pour la poser sur sa poitrine, sur le sein qui n'était pas écrasé contre le lit.

Puis elle jeta un œil à la pendulette, sur la table de nuit. Elle soupira. Il était temps pour elle d'aller travailler. Elle se leva d'un bond. Elle enfila sa jupe et son haut traditionnels couvrant si peu sa peau dorée, puis des sandales en plastique.

Comme si elle avait oublié quelque chose, elle fit le tour du lit. Bruno Héricourt était encore assis, reprenant doucement ses esprits. Elle vint poser un baiser tendre sur le front du touriste. Puis elle attendit.

Il la regarda sourire, debout devant lui, remettant en ordre sa longue chevelure noire avec ses seuls doigts. Des cheveux si fins reviennent naturellement à leur place. Mais il savait qu'elle était pressée. Il ne devait pas la retarder. Il se mit à genoux devant la table de nuit, cachant la porte du petit coffre fort et surtout son clavier. Il composa le code, ouvrit la porte, se saisit de son porte-feuille, en retira quelques billets (il devrait repasser à la banque avant le lendemain), rangea le porte-feuille à côté de son passeport, referma le coffre et se releva.

## **Jusqu'à ce que la mort nous sépare**

Elle jeta un rapide coup d'œil sur ce qu'il lui mettait dans la main. Il y avait plus que d'habitude. Il était content. Alors elle était contente aussi. Elle lui sourit avec plus d'intensité, lui posa deux derniers baisers sur les joues et s'éclipsa avec légèreté.

La porte de la chambre avait claqué depuis plusieurs minutes que Bruno Héricourt regardait encore l'endroit où il avait vu la jolie autochtone trotter en faisant danser son postérieur. C'est un talent. Il finit par soupirer. Il regarda la pendulette. Il pouvait remettre un peu d'ordre dans la chambre et dans son hygiène corporelle avant d'aller dîner.

Pour commencer, il ouvrit en grand le lit. Les sueurs de l'amour sécheraient vite, comme d'habitude. Seule resterait une vague odeur du corps de Lalelei Vao pour l'accompagner cette nuit. A quelle heure se coucherait-il ? Irait-il danser au Siva Tuinanau ? Ou juste y boire un verre en regardant les danseuses ? Non, les jours où travaillait Lalelei Vao, il n'aimait pas aller voir les jeunes femmes réaliser les danses traditionnelles, surtout les danses de séduction autour des touristes qui payaient bien. Bruno Héricourt préférait ignorer si Lalelei Vao avait d'autres amants occidentaux.

Mais pouvait-il se faire des illusions ? Il était évident que, lorsqu'il n'était pas sur l'île de Motu, elle devait suivre à leur hôtel d'autres touristes, comme elle l'avait fait avec lui. Il n'était pas Apollon, il le savait.

## **Jusqu'à ce que la mort nous sépare**

Et puis, elle était mariée. Il le savait. Elle n'aimait guère son mari. Il avait été pêcheur et l'avait épousée après un accord entre leurs familles. Elle n'avait que seize ou dix-sept ans. Elle commençait à danser dans les clubs. Pas des clubs aussi luxueux que le Siva Tuinanau. Mais, petit à petit, elle avait progressé et ramené toujours plus d'argent chez elle.

Pas son mari. Il avait eu un accident. Il ne pouvait plus pêcher. Alors il était devenu préparateur de poissons sur le port. Un métier qui rapportait moins. Un métier de pauvre. Un métier où l'on boit du jus de palme fermenté plus que de raison. Heureusement, Lalelei Vao ramenait de l'argent à la maison. Beaucoup d'argent à l'échelle d'une famille pauvre sur une île qui restait globalement pauvre.

Taufaley Vao se méprisait. Il avait raté sa vie. Il gagnait moins d'argent que sa femme, beaucoup moins. Et il n'avait pas d'enfant. Au village, on disait que si l'accident lui avait laissé une jambe raide, sans doute, pour équilibrer, avait-il rendu moins raide une autre partie de son corps. Sur Motu, on croyait beaucoup aux équilibres, aux cycles, aux malheurs induits par les déséquilibres. Taufaley Vao savait ce qu'on disait de lui. Pourtant, il veillait à honorer sa femme presque chaque soir, quand elle rentrait au milieu de la nuit, alors qu'il était presque temps pour lui d'aller au travail.



## Jusqu'à ce que la mort nous sépare

### 3

A cette saison, à l'heure du dîner, le soleil était déjà couché. Et les lampes qui éclairaient les allées de l'hôtel étaient allumées. Il pouvait parfois y avoir un petit vent frais provenant de la mer.

Vêtu d'un jean sombre et d'une chemisette blanche, avec aux pieds des sandales de cuir, Bruno Héricourt se dirigeait vers le restaurant. Il s'était douché, peigné et habillé. Le client est roi mais doit respecter son étiquette. L'hôtel était d'un bon niveau et la direction tenait à ce que les clients fussent toujours dans des tenues appropriées à l'endroit où ils se trouvaient. Pour le restaurant, cela signifiait ne pas être en simple maillot de bain mais convenablement vêtu.

Le soir, en cette saison, cela n'avait rien de désagréable. Lorsque la saison chaude régnait, c'était plus ennuyeux mais, en soirée, de toutes les façons, il faisait toujours un peu frais. Et, le midi, il y avait un barbecue sur la plage où l'on servait des poissons, de la viande et des légumes ainsi que divers desserts basiques, notamment des glaces.

Le vrai restaurant proposait une cuisine plus raffinée. L'endroit était réputé sur l'île comme une très bonne table et il n'était pas rare de voir des officiels venir y dîner. Même si Bruno Héricourt ne l'avait

## **Jusqu'à ce que la mort nous sépare**

jamais vu au fil de ses nombreux séjours, on disait que, parfois, même le roi Tupu III venait y manger. Et pas nécessairement avec son épouse. Plutôt avec des danseuses. Parfois quelques ministres.

Lorsque Bruno Héricourt entra dans la salle du restaurant, le portier le salua. Mais les serveurs semblaient obnubilés par une table en particulier. On y voyait un autochtone, vêtu d'un costume occidental couvert d'une sorte de châle en tissu traditionnel. Il était seul et dînait en regardant la mer.

Il y avait peu de clients dans le restaurant : la saison était basse et il y avait peu de touristes en ce moment, donc aussi peu de clients à l'hôtel. Alors que la plupart des clients s'étaient installés à des tables les plus éloignées de l'étrange autochtone, visiblement un notable, Bruno Héricourt ne voyait pas de raison de renoncer à sa place habituelle, située à deux petites tables de celle occupée par le centre d'attention de la soirée. Un serveur lui remit aussitôt une carte. Avant qu'il ne s'éloigne, le touriste lui commanda un cocktail dont il avait l'habitude. Puis il regarda la carte. Les plats standards, il les connaissait. Il se concentra sur la petite fiche donnant les plats du jour.

Un sua fanua-sami ? Le nom lui disait quelque chose. Il regarda la description : un ragoût traditionnel de patates douces avec des lardons et du poisson. L'île élevait de nombreux porcs et la viande de ceux-ci entrait dans la composition de beaucoup de plats

## Jusqu'à ce que la mort nous sépare

traditionnels. Il en était de même du poisson. Bruno Héricourt se souvenait. Il en avait déjà pris plusieurs fois au cours de ses séjours. Un peu épicé mais très bon.

Quand on lui apporta son cocktail avec un petit pot de cacahuètes grillées, il en profita pour commander son plat. Pour le dessert, il opterait sans doute pour une mangue rôtie au sirop de canne et flambée au rhum. Mais il préféra ne pas commander maintenant.

En regardant la mer avec tristesse, il commença à boire son cocktail.

Pourquoi cette mélancolie ? Il avait fait l'amour avec Lalelei et il dégustait un excellent cocktail dans un endroit magique. Que manquait-il à son bonheur ? Peut-être de ne pas pouvoir ignorer que Lalelei réalisait des danses de séduction autour d'autres touristes, plusieurs fois chaque soir où elle travaillait. Il l'aimait, cette fille. Il ne pouvait pas le nier. Et il ne pouvait pas nier qu'il était un idiot. Elle était une danseuse. Elle était mariée. Elle ne partait jamais de sa chambre sans quelques billets. Il savait à quoi s'en tenir.

La saveur sucrée du cocktail ne parvenait pas à lui faire oublier les lèvres sucrées de la fille. Les reflets des lampes dans la vitre séparant le touriste de l'océan semblaient prendre la forme des yeux en amande qu'il connaissait trop bien. Et la nappe rouge de la table avait la couleur de ses lèvres, la nuit sur l'océan celle de ses cheveux.

Idiot, idiot, idiot. C'était une pute, rien de plus.

## Jusqu'à ce que la mort nous sépare

Il reposa son verre. Il continuait de regarder l'océan au travers de la vitre et de ses reflets. Et un reflet lui sembla curieux. Bruno Héricourt se retourna.

Le notable autochtone était debout, à côté de lui. Il s'inclina légèrement, comme il convient dans la bonne société locale.

« Cher monsieur, vous semblez être bien triste de dîner seul. Et on m'a dit que vous étiez un client très régulier, pour ne pas dire le meilleur client, de cet établissement que je chéris. Que diriez-vous de venir dîner avec moi, à ma table ? Je dîne moi-même seul ce soir et je dois avouer que partager ma table avec vous me ferait un grand plaisir. »

Un peu surpris, d'autant que l'homme s'exprimait parfaitement dans sa langue, Bruno Héricourt resta d'abord coi. Il jeta un rapide coup d'œil vers les serveurs. Ils semblaient terrifiés par ce qui se passait.

Le touriste se leva. Il sembla plus poli de saluer ainsi l'homme. Il s'inclina à la mode locale. Il jeta encore un petit coup d'œil aux serveurs. Plusieurs hochaient la tête, signifiant clairement qu'il serait véritablement pertinent d'accepter. Maintenant.

« Je vous remercie, Monsieur. Je dois admettre que j'ignore à qui je m'adresse... »

« Ah, oui, Monsieur Héricourt, j'oubliais ce détail. Je me nomme Fasmasino Tonu. Alors, dînons-nous ensemble ? »

## Jusqu'à ce que la mort nous sépare

« Avec plaisir. »

Bruno Héricourt raccompagna donc le notable à sa table et s'installa en face de lui. Mais il n'avait pas eu à se présenter. Cela lui sembla pour le moins étrange.

« Excusez-moi, j'espère ne pas être impoli, mais vous connaissiez déjà mon nom ? »

« Bien sûr. Je connais beaucoup de choses sur ce qui se passe dans ce pays. J'en suis ministre... disons, pour rester dans le vocabulaire de votre pays... ministre de la justice et de la sécurité. Parmi mes tâches régulières, il y a le traitement des visas des étrangers voulant visiter notre île. Enfin, la supervision de ce traitement, bien sûr. »

« Ah, je comprends... Mais ne travaillez-vous pas à Laumua, la capitale ? »

« Bien sûr. J'ai un bureau au Palais, comme les autres ministres. Mais il se trouve que j'ai terminé une inspection un peu tard et que j'ai préféré dîner ici. »

« Ah... »

On apporta alors les plats aux deux hommes. L'un et l'autre avaient fait le même choix.

« Très bon choix. Je connais leur sua fanua-sami qui est excellent. Bon appétit, Monsieur Héricourt. »

« Bon appétit, Monsieur le Ministre. »

Le sua fanua-sami était, ce soir, particulièrement fameux. De toute évidence, le cuisinier avait réalisé des efforts particuliers, ajoutant quelques épices

## Jusqu'à ce que la mort nous sépare

supplémentaires par rapport au souvenir de Bruno Héricourt.

La conversation entre les deux clients concerna d'abord des banalités. Le ministre s'enquit de la qualité du séjour de l'étranger, des raisons pour lesquelles il aimait revenir si souvent. Puis, au moment du dessert (tous deux choisirent la mangue rôtie au sirop de canne et flambée au rhum), le ministre but un peu et s'éclaircit la voix.

« Monsieur Héricourt, je ne vous ai pas dit ce que j'avais inspecté à Samsara. Et je dois vous avouer que je ne vous ai pas invité à ma table en toute innocence. Je me suis dit qu'un étranger aurait peut-être une idée qui m'échappe pour résoudre un problème. »

Un temps de silence. Bruno Héricourt resta interrogatif. Il allait enfin savoir pourquoi le ministre s'était intéressé à lui.

« Je suis allé visiter la prison de Samsara, la seule vraie prison de l'île. Elle est située un peu à l'extérieur de la ville, près de l'autoroute qui va vers Laumua et l'aéroport. Vous avez dû passer devant à de nombreuses reprises. Et le quartier des condamnés à mort est archi-comble. S'il y a encore d'autres condamnés, nous ne saurons pas où les mettre. »

« Mais les places ne se libère-t-elle pas au fur et à mesure que... enfin... s'ils sont condamnés à mort... »

« Certes. Normalement, un condamné à mort est censé être exécuté. Je vous l'accorde. Mais il se trouve

## **Jusqu'à ce que la mort nous sépare**

que nous n'avons plus de bourreau, sur l'île, depuis trop d'années. Et en recruter un est... compliqué. Notre religion, comme beaucoup d'autres, interdit de tuer. Mais, comme nous croyons à la réincarnation, le bourreau est censé être particulièrement défavorisé. »

« Je vois plusieurs solutions au problème mais je présume que vous avez déjà songé aux solutions simples... »

« En effet, je vais tout de suite éliminer ce que vous entendez sans doute par solutions simples. Tout d'abord, il est hors de question de modifier nos lois pénales, d'abolir la peine de mort et ainsi de suite. Le roi refuse également de gracier systématiquement les condamnés. Ce serait une manière détournée de réformer une loi pénale traditionnelle. Et le roi ne peut pas enfreindre la tradition. Si les Anciens le constataient, ils pourraient le déposer et transmettre la couronne à son frère. Et le roi déposé s'ajouterait à la liste des condamnés à mort, aggravant mon problème. »

« Et gracier un assassin sous la condition qu'il devienne bourreau ? Son karma étant déjà bien sombre, il n'a plus grand-chose à perdre. »

« Je vous avoue que c'est ainsi qu'a été recruté le dernier bourreau, il y a plusieurs dizaines d'années. Malheureusement, aucun condamné actuel ne veut alourdir son karma. Les missionnaires évangélistes ne nous facilitent pas la tâche : ils ont introduit dans l'esprit populaire l'idée du pardon des péchés sous la

## **Jusqu'à ce que la mort nous sépare**

condition de la repentance. Et les assassins sont désormais moins enclins à devenir bourreaux, passant plutôt leur temps en cellule en prières pour obtenir le pardon de l'âme de leur victime et des dieux. »

« C'est ennuyeux. »

« Comme vous dites, en effet. C'est ennuyeux. Et il serait encore plus ennuyeux que le mode d'exécution devienne la vieillesse alors que nos lois prévoient la pendaison. Nous devons donc trouver une solution autre que celle d'agrandir la prison. »

« Eh bien... recrutez un bourreau qui ne partage pas votre religion. Un étranger. »

Le ministre sourit.

« Nous y avons songé, en effet. Le roi a donné son accord à cette solution et les Anciens aussi. »

Les deux mangues, le rhum flambant sur elles, furent alors posées sur la table. Les deux convives s'abîmèrent dans la contemplation des flammes et le crépitement du sirop de canne. Le ministre souffla pour achever l'extinction des flammes puis planta sa cuillère dans le fruit avant de déguster.

« Excellent » commenta Fasmasino Tonu.

Bruno Héricourt imita le ministre jusqu'au commentaire. Le reste du repas se déroula avec des banalités et s'acheva par des politesses compassées.



## Jusqu'à ce que la mort nous sépare

### 4

Située très près de l'hôtel, seul un terrain dépendant du Siva Tuinanau l'en séparant, la villa possédait une piscine de bonne taille. Vue sa position, il semblait clair qu'y nager devait donner l'impression de nager dans l'océan : elle était en surplomb de la petite falaise et on y voyait l'horizon.

L'agent immobilier put faire de nouveau visiter intégralement le bâtiment à Bruno Héricourt. C'était sa deuxième visite. La villa était moderne, bien équipée, y compris d'une connexion à la fibre optique du réseau télécom de l'île. Au rez-de-chaussée, la chambre principale, dotée de sa propre salle de bain, disposait d'une baie vitrée donnant sur la piscine et, au-delà, sur l'horizon du soleil couchant.

L'endroit était parfait, à tous points de vue.

« Monsieur Héricourt, je dois attirer votre attention sur un détail afin que nous ne perdions pas de temps, ni vous ni moi. Il est nécessaire, selon nos lois, que vous disposiez de la nationalité de Motu pour devenir propriétaire d'un bien immobilier. »

« Vous me l'avez signalé lors de ma première visite, en effet. Mais il est aussi possible de constituer une société de droit local qui sera la propriétaire du bien avant de me la louer. »

## **Jusqu'à ce que la mort nous sépare**

« Sauf que vous ne pourrez pas la diriger sans nationalité de Motu. Et qu'il vous faudra donc un associé local. D'expérience, je peux vous dire que ce n'est pas une bonne idée. Les personnages qui servent de complices à ce genre de montages ne sont pas recommandables... Et les étrangers qui ont pris un risque comme celui-là ont généralement tout perdu. »

Bruno Héricourt hocha la tête.

« Je comprends. Je vais mieux me renseigner sur les possibilités d'acquisition de la nationalité mais, en dehors d'une autorisation directe du Roi, c'est assez long et compliqué. »

« En effet. Les lois sont faites pour empêcher que notre petite île ne soit bientôt peuplée que d'étrangers. »

« Puis-je vous demander pourquoi cette villa est toujours en vente alors que cela fait des mois que je l'ai déjà visitée, lors de mon séjour précédent ? »

« C'est très simple à expliquer : son prix est élevé et très peu d'autochtones auraient les moyens de l'acheter. La plupart disposent déjà de maisons à l'intérieur des terres. L'ancien propriétaire est décédé l'an passé et ses héritiers préfèrent vendre, disposant chacun déjà d'une demeure à leur goût. Mais ils ne sont pas pressés. Ils ont les moyens d'entretenir la villa en attendant un acheteur. »

« C'est un bien intéressant, je ne vous le cache pas. Et, pour moi, ce n'est pas très onéreux. L'héritage

## **Jusqu'à ce que la mort nous sépare**

de mon frère Arnaud vaut plus du double du prix de cette maison et je dispose moi aussi de quelques biens. »

« Je comprends mieux pourquoi vous n'avez pas même essayé de négocier. J'apprécierais beaucoup que vous puissiez effectivement vous porter acquéreur. »

« Je vais réfléchir à la meilleure manière de procéder. Pouvez-vous me tenir informé si un autre acquéreur se présentait ? »

« Les rares candidats ont tous voulu une forte réduction de prix. Ce qui a des conséquences sur ma commission, bien entendu. Vous pouvez donc compter sur moi. »

Après avoir salué l'agent immobilier, Bruno Héricourt sortit. Il regretta d'avoir parlé de son frère. Ses affaires de famille ne concernaient pas un agent immobilier. Il y avait une sorte de malédiction, en plus : ses parents avaient eu un accident de voiture à cause d'un chauffard et ils en étaient morts. Quinze ans plus tard, c'est son frère aîné de trois ans, Arnaud, qui avait chuté d'une falaise dans une voiture avec trois amis, dans un village pas très éloigné de Morbourg, sa ville d'origine. Il y a près de dix ans de cela.

Maussade, renvoyé à des réalités désagréables, Bruno Héricourt se mit à marcher le long de la route vers son hôtel. Passant devant le Siva Tuinanau, il vit une grosse voiture garée là, dans le parking partagé entre le club et l'hôtel. Il y avait un chauffeur en livrée

## Jusqu'à ce que la mort nous sépare

qui attendait, debout à côté de la porte arrière la plus proche de l'hôtel.

Le regard de Bruno Héricourt se porta vers le club. Le matin, il était bien sûr fermé. Mais l'occidental s'arrêta et sembla absorbé par l'observation du bâtiment kitch. Et si la solution se nommait Lalelei Vao ? Elle pourrait être la dirigeante de sa société. Tout d'un coup, Bruno Héricourt eut l'impression d'entendre un million d'alertes. Coucher avec une locale contre de l'argent était déjà peu reluisant mais, en plus, lui confier les clés de son argent... Était-il devenu fou ? Non, l'agent immobilier avait raison : recourir à un prête-nom local était une très mauvaise idée.

Le touriste entendit soudain qu'on l'appelait. Il se retourna vers le parking. Le chauffeur avait ouvert la porte arrière de la voiture et Fasmasino Tonu, qui avait sans doute dormi à l'hôtel, saluait son compagnon de dîner. Bruno Héricourt répondit à la salutation par une respectueuse inclinaison du buste. Mais le ministre lui fit signe d'approcher. Surpris, le touriste obéit.

« Monsieur le Ministre ? »

« Elle est belle, cette villa, n'est-ce pas ? Je vous ai vu en sortir. J'ai failli l'acheter mais je dispose déjà de suffisamment de demeures. Alors, j'ai renoncé. »

Bruno Héricourt ne répondit rien, si ce n'est un petit sourire. Puis il salua poliment le ministre et reprit sa route vers son hôtel. Il était l'heure de travailler.

## Jusqu'à ce que la mort nous sépare

### 5

Partout sur Terre, dès lors qu'il existait une liaison Internet, Bruno Héricourt pouvait gérer ses affaires. Depuis le début de sa carrière, il opérait sur divers marchés, plus ou moins spéculatifs, plus ou moins risqués, en répartissant ses avoirs afin d'optimiser risques et bénéfices.

Comme son frère aîné, il avait d'abord été salarié dans un établissement financier. Mais, depuis qu'il avait cumulé son patrimoine avec celui du défunt, sans oublier l'héritage de ses parents, il avait préféré se créer son propre fonds d'investissement. Modeste, il est vrai, mais suffisant pour lui permettre de générer assez de revenus pour vivre avec une qualité de vie de cadre supérieur.

Le temps où il travaillait une douzaine d'heures par jour, parfois même le week-end, était révolu. Désormais, il s'installait soit dans sa chambre d'hôtel, soit chez lui, et il consacrait quelques heures par jour, le matin, dans l'après-midi et en soirée, au suivi de ses investissements.

Assis sur une chaise confortable, il avait posé son ordinateur portable sur un guéridon de telle sorte à voir la mer à l'horizon. C'était ainsi, quand il était à Motu, qu'il aimait travailler. Pourquoi ne pas toujours

## **Jusqu'à ce que la mort nous sépare**

faire ainsi ? Pourquoi ne pas s'installer à Motu ? Pourquoi revenir à Morbourg, dans sa maison de famille, et rester dans un petit bureau sombre avec, comme seul horizon, un jardin clos de hauts murs sous un ciel gris ? Pourquoi rester seul à Morbourg alors que, à Motu, il y avait Lalelei Vao ?

Bruno Héricourt regardait les colonnes de chiffres sur son écran d'ordinateur mais il avait, ce jour là, réellement du mal à s'y intéresser. Tout se déroulait conformément à ses plans. Il n'avait pas besoin de modifier ses placements. Il s'intéressait, depuis quelques temps déjà, aux placements sur Motu. Il investissait dans la bourse locale, assez rentable mais peu liquide et à la merci de violents retournements. Ainsi, il avait acheté des actions de son hôtel, le Matafaga, du club Siva Tuinanau, de pêcheries... Investir dans ce que l'on aime est rarement une bonne idée. Mais c'était, pour lui, de petites sommes.

Finalement, il préféra éteindre son ordinateur et ruminer tout en regardant la mer. Oui, il devait s'installer définitivement sur Motu. Et, pour cela, il devait obtenir la nationalité locale, acheter la villa à côté, vivre davantage avec Lalelei Vao...

Des vœux. Des souhaits. Des désirs. Voilà ce qu'étaient ces prétendues décisions. Et il le savait.

**Jusqu'à ce que la mort nous sépare**

**Retrouvez la suite sur :**

**<http://www.pierrebehel.com>**